N° 1107. MERCREDI 22 MARS 1865. 9me année.

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul dés... publication des annonces de MM. HAVAS, L'igné pour la ... LIER et Cie, pour les villes de Roubaix et TAPPITTE BUL...

Roubaix, 21 mars 1865.

BULLETIN.

L'Empereur a reçu, hier, au Palais des Tuileries la députation chargée de présenter à S. M. l'Adresse du Sénat. L'Empereur a répondu à M. le président Troplong :

« M le président,

» Je reçois avec plaisir l'Adresse du Sénat. C'est toujours une vive satisfaction pour moi, de voir les actes de mon gouvernement, justement appréciés, par le premier corps de l'Etat.

» Tous les ans, au commencement des discussions on éprouve d'abord une certaine inquiétude. On dirait que les divergences d'opinions doivent empêcher toute entente commune ; mais bientôt la vérité se fait jour, les nuages se dissipent, les esprits se rassurent et le vote presque unanime de l'Adresse vient manifester l'accord profond qui règne entre le gouvernement et les assemblées délibérantes.

» Montesquieu dit : « que l'union, dans un corps politique, réside dans cette harmonie qui fait que toutes les parties quelque opposées qu'elles paraissent, concourent au bien général comme les dissonnances dans la musique concourent à l'accord général. » Ne nous plaignons donc pas des dissonnances, tant quelles nous permettent de nous féliciter de cette harmonie qui unie, dans une seule pensée de stabilité d'ordre et de progrès, les membres des assemblées que leur mérite personnel et leurs services passés ont désignés soit au choix du peuple soit au choix du souverain.

» Je vous prie d'être auprès du Sénat l'interprète de mes sentiments et de ma confiance dans ses lumières comme dans son patriotisme. »

On parle de plus en plus de M. le comte Walewski comme président du Corps législatif.

On annonce qu'une proposition va être faite par la Bavière et la Saxe, à la Diète de Francfort, pour aboutir à la solution des affaires des duchés. Cette proposition faite contre la Prusse et soutenue par l'Autriche, préoccupe beaucoup les cercles officiels de l'Allemagne.

J. REBOUX.

Les dépêches du Mexique qui apportent la nouvelle de la capitulation d'Oajaca contiennent, sur le siege de cette place, des détails dont nous présentons ci-après le résumé.

L'arrivée des renforts amenés par le colonel du génie Doutrelaine et par le colonel Jeanningros a porté l'effectif des forces du général Bazaine à six bataillons d'infanterie, 4 compagnies du génie, 18 bouche à feu de siege, 4 escadrons de cavalerie régulière, 4 escadrons mexicains, en tout 5,800 hommes et 3,000 chevaux.

Le 31 janvier, le maréchal a transporté son quartier-général à l'hacienda de Montoyac, au centre des attaques. Pour les travaux d'investissement, comme pour l'ouverture des routes qui ont permis l'arrivée de notre artillerie devant Oajaca, les Indiens nous ont prêté le concours le plus utile et le plus dévoué ; grâce à eux, une ligne de circonvallation, de 34 kilomètres de développement, a pu être formée en dix jours.

Le maréchal Bazaine avait dirigé ses principaux efforts sur le Cerro de la Soledad et le Cerro Dominante, à l'ouest d'Oajaca. Quatre batteries armées de pièces de douze et de mortiers, et plusieurs cheminements les reliant entre elles, étaient établies à la date du 8 février ; en même temps, trois autres batteries, également armées de pièces de siège, menaçaient la place du côté du sud. Ces opérations n'ont pu s'accomplir sans amener des engagements avec l'ennemi ; le plus sérieux de tous a eu lieu à l'hacienda de Aiguilera, enlevée avec une extrême vigueur par le 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

Dans la journée du 4 février, trois de de nos batteries ont ouvert le feu sur la place, dont les abords ont gravement souffert, pendant la nuit du 7 au 8, nos travaux étaient arrivés à environ 150 mètres du redan du Cerro Dominante ; les cheminements se faisaient sur le roc ; il fallait employer les sacs à terre. Le maréchal Bazaine rend compte ainsi qu'il suit du denoûment qui, en nous rendant maîtres d'Oajaca sans courir à l'assaut, a trompé l'ardeur de nos soldats :

« Le 8 au soir, toutes les batteries ouvrirent le feu entre 5 et 6 heures, afin de bouleverser les ouvrages du Dominante que je devais attaquer. Vers 4 heures du matin, je devais tenter une surprise sur les Cerros de la Soledad et de la Libertad, avec trois compagnies du 3e zouaves ; à 5 heures 1/2 je devais faire ouvrir de nouveau le feu de toutes les batteries, et vers 6 heures, lancer nos colonnes d'assaut contre la flèche, en avant du Dominante.

Tous les ordres étaient donnés. Les troupes étaient à leur poste de combat, attendant avec impatience l'heure de l'assaut, lorsque Porfirio Diaz, accompagné de deux colonels ses aides de camp, s'est présenté à 1 heure et demie du matin, à mon quartier-général, me remettant la place d'Oajaca et se rendant à discrétion lui et toute la garnison. J'ai immédiatement donné l'ordre de faire cesser le feu sur toute la ligne. Aujourd'hui même j'ai pris possession de la ville et des forts. »

La garnison d'Oajaca était forte de plus de 4,000 hommes ; outre les 60 pièces d'artillerie de la place, l'arsenal contenait des ressources précieuses pour la réorganisation militaire de cette riche province et l'armement des forces rurales.

Le maréchal Bazaine donne des nouvelles du général de Castagny qui ne vont que jusqu'au 3 janvier ; ce retard est expliqué par l'éloignement du maréchal et du général de Castigny de Mexico. Dans leur marche de Durango sur Mazatlan, nos colonnes ont traversé un pays impraticable ; il faut avoir vu les déchirements de cette partie du territoire mexicain pour s'en faire une idée.

Nos troupes ont dû franchir une chaîne de montagnes à 3.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, par des sentiers de chèvres, longeant des précipices qui sont l'effroi des voyageurs de ces contrées. Malgré tout, la santé du soldat s'est bien maintenue.

Le colonel Garnier a brillamment commencé l'année en débusquant, le 1er janvier au matin, le général Corona qui lui disputait le passage de l'Espinosa del Diabolo.

Malgré les difficultés du terrain et la résistance de l'ennemi, nos soldats, escaladant résolûment les rochers, sont arrivés en face des défenses où se trouvait Corona. Ces ouvrages ont été enlevés à la baïonnette avec une vigueur extrême ; l'ennemi dispersé a laissé sur le terrain une centaine de tués. Nous avons eu 10 tués et 37 blessés ; parmi ces blessés, deux capitaines de 51e de ligne, MM. de Musset et Voinot. Corona comptait arrêter notre marche en accumulant les défenses sur notre passage, il n'a réussi qu'à ménager à nos soldats un beau fait d'armes de plus.

Le 2 janvier, le colonel Garnier se disposait à poursuiqre sa marche sur Mazatlan. La situation de l'intérieur du pays ne présente rien qui mérite d'être signalé.

Le cercle de Vera-Cruz jouit de la tranquillité la plus parfaite. La capitulation d'Oajaca a produit une vive impression dans cette contrée ; l'état sanitaire continue à être excellent dans toutes les terres chaudes.

Le paquebot français la *Louisiane* est arrivé le 14 février au soir à Vera-Cruz, apportant un détachement de la légion étrangère et un détachement belge.

(*Moniteur*).

Il résulte d'une correspondance de Mexico, du 11 février, que publie le *Moniteur*, que l'Empereur désireux de mener à bonne fin la réorganisation des services publics, a renoncé pour le moment, au voyage qu'il devait faire à Vera-Cruz et dans la presqu'île du Yucatan.

Les opérations de Castagny à Mazatlan ont réagi favorablement sur le commerce de ce port, le plus important de la côte occidentale du Mexique. Les navires d'Europe, des Etats-Unis et de tous les points de la côte de la mer Pacifique vont, comme autrefois, affluer à Mazatlan.

La création de la banque nationale a amené celle de plusieurs sociétés industrielles, telles que de grandes compagnies d'assurances urbaines et agricoles et celles des compagnies de navigation à vapeur sur les deux océans qui baignent les immenses côtes du Mexique.

Mais l'entreprise qui semble la plus extraordinaire dans le pays, est celle de l'établissement de fils télégraphiques destinés à relier Mexico à une des villes des Etats-Unis, et par là, à l'Europe et à tout l'ancien monde, au moyen du cable transatlantique. M. Welle, représentant de la compagnie télégraphique transcontinentale, vient de proposer au gouvernement mexicain d'établir la communication. On ne connait point encore les conditions de ses propositions, mais il suffit d'indiquer le fait pour qu'on comprenne l'immensité de l'entreprise et les grandes espérances qui se rattachent à sa réalisation.

Après avoir décrété une complète réorganisation de l'armée mexicaine, de la justice, de l'instruction publique, des travaux publics, des finances, et autres services civils, l'Empereur a porté toute son attention sur l'immigration étrangère, et le journal officiel de l'empire vient de publier des propositions pour la vente d'environ 200 lieux carrées de terrains domaniaux dans le district de Nieves, département de Zacatecal. Ces terrains sont propres à diverses cultures et sont offerts à bas prix. L'arpent situé près d'une rivière, vaut deux piastres. Les eaux peuvent être éclusées et mises en réserve pour l'irrigation des maïs, des terres à tabac et des prairies artificielles, le sol étant très-propre d'ailleurs à l'élève des bestiaux. Les terrains sont payables un tiers comptant et le reste après trois, six et neuf années et sont libres, durant ce temps, de toute espèce de contribution. Ce qui manque dans l'immense empire mexicain, ce sont les bras, le respect de l'autorité et les habitudes d'ordre et de travail. Le temps et l'émigration européenne, bien dirigée, ne manqueront pas de les lui apporter.

On écrit de New-York au *Moniteur* :

Les succes réitérés du général Sherman ont produit une vive impression à Richmond, où une grande inquiétude a régné pendant quelque temps.

C'est à Charlotte que le général Joë Johnson, qui a été chargé de la mission de tenir tête au général Sherman, a établi le centre de ses opérations. On dit que le general Beauregard, auquel le général Johnston vient de succéder dans le commandement des troupes du Tennessée, de la Georgie, de la Floride et des Carolines a demandé lui-même ce changement, nécessaire, suivant lui, pour ranimer la confiance de l'armée. Les talents du général Beauregard ne seront cependant pas perdus pour la Confédération, car il servira sous les ordres du général Jonhston. En s'approchant de Richmond le général Sherman rencontrera les meilleures trou-

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBIX

DU 22 MARS 1865.

— N° 4 —

LE POETE EN VOYAGE

(*Suite*)

Les dames de la ville d'en haut l'accusaient de pousser trop loin l'art de la toilette et ne lui pardonnaient pas les robes et les chapeaux qu'elle faisait venir de Paris. Ce jour même, à quatre heures, l'heure du beau monde, il y avait, chez la dame, un dîner de douze couverts, et M. Romain Rocaillou (c'était le vrai nom du don Juan) devait faire en ces salons sa première entrée. On parlait tout haut de son mariage avec la belle veuve, et pas un ne prévoyait le plus léger obstacle à ce mariage, que la ville entière appelait de tous ses vœux.

Ces rumeurs, que M. Jean rapportait à son maître, était trop d'accord avec les découvertes que celui-ci avait déjà faites, pour qu'il leur accordât une attention bien sérieuse. En ce moment il prenait terre, et son siége était fait. Il avait l'ensemble et le fond de sa comédie, et, quant aux détails il comptait fort sur les hasards de la répétition générale ou, disons mieux, de la première représentation de son drame. A demi caché, il voyait passer sous sa fenêtre les différents groupes qui s'en vont, le dimanche, aux offices de la principale église, et tout de suite il reconnut ses personnages : les deux demoiselles Levallois, l'une grande et sèche, l'autre assez semblable à une oie endimanchée. Il reconnut le percepteur des contributions directes à la façon dont il comptait, sans le vouloir, les portes et les fenêtres de chaque maison. Il fut tenté de saluer Me Urbain, le notaire. Il avoit passé la quarantaine, et ses cheveux noirs étaient mêlés de cheveux blancs. Mais la beauté de son visage et le sérieux de son regard attiraient tous les suffrages. Le petit sacripant, son voisin quasi-muet de la diligence, enharnaché d'un habit vert-pomme, allait et trottait menu dans la rue, interrogeant tous les visages et très inquiet d'être reconnu. Tout à coup, au milieu de la place, simplement vêtues et cependant très-élégantes, deux dames passèrent d'un pied léger. Elles semblaient se sourire l'une à l'autre. La première approchait de la quarantaine; elle était de belle taille, de bel embonpoint. Ses cheveux blonds encadraient, d'une façon charmante, un calme et doux visage. Elle occupait encore le beau milieu de la jeunesse; elle avait la démarche et le maintien d'une femme honorée, à qui jamais personne, homme ou femme, n'a manqué de respect. De sa main bien gantée elle tenait la main d'une jeune personne qui n'avait guère plus de seize ans, très-mignonne et cependant très-formée, avec de beaux yeux noirs, dont le feu mouillé était irrésistible. Ah! que celle-ci était jolie et que celle-là était charmante!

— Je suis bien sûr, se disait notre héros, que voici *ma cousine* et sa nièce. Hélas! quel dommage! et quel crime était cela de donner toutes ces beautés à ce faquin de Rocaillou! Passez, passez, mesdames, un homme est là qui veille sur vous.

Tout à côté de la demoiselle, une petite servante au pied leste, à l'air éveillé, portait leur livre de messe et leur servait de garde du corps.

— Voilà ma Bretonne. Elle a l'air d'une vaillante et honnête fille, et je ne serais pas étonné que ce malbâti aux cheveux jaunes, qui s'en va la main dans sa poche et les yeux baissés, ne fût M. Jolibois en personne.

Plus la sonnerie de la messe arrivait aux trois derniers coups, plus ce petit monde allait rapide et serré dans la rue.

— Holà! hop! gare à vous! criait à l'autre extremité d'une voix de Stentor, un grand dadais huché sur un tilbury à soufflet que traînait un vieux cheval. Le cheval piaffait, le fouet claquait, l'homme au tilbury hurlait; tout s'effaçait et palissait devant cette tempête à deux roues.

— Je reconnais bien là *mon animal Gloria*, se disait M. Fauvel. Le voilà bien : vantard, bavard, impertinent, faquin. Je ne donnerai pas dix ecus de son tilbury, de son cheval et de lui-même par-dessus le marché.

Peu s'en était fallu cependant que ce maladroit n'écrasât la petite Basse-Brette, à force de torturer un pauvre animal qui ne demandait qu'à marcher doucement.

M. Romain descendit de son tilbury à la porte des *Armes de France*, et quand il eut bien recommandé à haute voix qu'on essuyât l'écume de son cheval, il entra pour jouer une poule avec son ex-ami le commis voyageur. Ils se parlaient d'une façon malseante, à en croire certains accès de voix qui leur échappaient entre deux effets de bille, dont eux seuls étaient les juges et les témoins.

M. Fauvel, quand il eut bien étudié le théâtre où tout à l'heure il allait jouer un si grand rôle :

Au fait, se dit-il il me manque au moins un confident. C'est une loi très-sensée et très juste de notre art poétique, de ne point être seul. En vain auriez-vous le génie et la volonté suffisants à l'accomplissement du drame, encore faut-il avoir quelqu'un qui vous réponde si vous l'interrogez, qui vous admire aux belles scènes et qui vous conseille aux passages difficiles. Deux hommes qui s'entendent bien et qui vont du même pas, font tout de suite un grand chemin, celui-ci s'appuyant sur celui-là. Mais un confident désintéressé ou mieux encore, un confident qui aurait un intérêt tout puissant à voir châtier ces perfides, où donc le trouver en ce jour, et juste à l'heure où la toile va se lever, après une ou deux ritournelles de l'orchestre ?

Ainsi songeant, notre malheureux poëte restait plongé dans ses profondes réflexions. M. Jean, entr'ouvrant la porte, hésita quelque peu, tant il avait peur de déranger les combinaisons de son jeune maître. A la fin, cependant :

— Monsieur, dit-il, veut-il recevoir le lieutenant en premier M. Gaston Moreau, des chasseurs d'Afrique ? Il attend la réponse de monsieur.

— Gaston Moreau, un Africain... Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là?

— D'autant plus sûr, monsieur, que le jeune homme m'a demandé si j'étais bien le valet de chambre de monsieur! puis, à voix basse et de la façon la plus discrète, il m'a dit le nom de Monsieur, et comme je semblais ne pas savoir ce nom-là :

— Je suis sûr, m'a-t-il dit, de ce que j'affirme. Il n'y pas deux hommes en toute la France qui aient l'esprit et le regard de cet homme-là.

Jean parlait encore, que l'on vit entrer le jeune officier dans son bel habit tout neuf, orné d'une épaulette brillante, en riche épée, en gants jaunes, un vrai colonel d'opéra comique.

— Ah! monsieur, s'écria-t-il en prenant les mains de M. Fauvel, pardonnez-moi si je suis indiscret; mais je connais votre esprit, et je suis si malheureux!

Sur quoi Jean étant sorti et la porte étant refermée, il fut facile au poëte de deviner qu'il venait de rencontrer mieux que son confident... son complice... un bel amoureux de Mlle Laure, un vrai jeune homme, intelligent comme on ne l'est guère que lorsqu'on est possédé du véritable amour. Il regardait M. Fauvel de ses grand yeux doucement éblouis.

— Je vous aime depuis longtemps, lui